

MÉTIERS d'ART DU QUÉBEC

Les savoir-faire conjugués au présent



Véronique Martel, *Vache-Muret verte*

SIMON LAFONTAINE



Objets de la table de Basma Osama

SOURCE BASMA OSAMA



SOURCE MARILOUCHE GAGNÉ
Sac en fourrure Harricana de Mariouche Gagné

Authenticité et modernité. Tradition et technologie. Si les artisans sont garants d'un certain savoir-faire qui trouve sa source dans les pratiques ancestrales, ils savent aussi s'adapter aux temps modernes. Portrait d'une profession qui a beaucoup évolué depuis le premier Salon des métiers d'art de Montréal, il y a **60 ans**.



Lance-pompons de Des Enfantillages

SOURCE CMAQ



Des bijoux uniques et inimitables

Au Salon des métiers d'art de Montréal | En ligne | Dans plus de 100 points de vente partout au Québec

www.annemariechagnon.com

ANNE
- MARIE
CHAGNON

MÉTIER D'ART

60^e SALON DES MÉTIERS D'ART

Fidèle au souci du « travail bien fait » de son fondateur

JÉRÔME DELGADO

Le Salon des métiers d'art n'était, il y a soixante ans, qu'un volet d'un événement pensé davantage pour les papilles gustatives que pour le plaisir des yeux. C'était l'époque du Salon des arts culinaires, et pour la 19^e édition de celui-ci, en février 1955, on avait inclus des objets d'artisanat.

On n'en est pas resté longtemps à cette discrétion. Dès 1956, « l'Exposition annuelle de l'artisanat » acquiert son autonomie et se déplaçait au mois de décembre, prenant les airs de marché de Noël qu'on lui connaît encore. Depuis, à Montréal, pas une année — ou presque, 1966 étant l'exception — ne s'est terminée sans ce rendez-vous avec les métiers d'art.

Il s'agit certes d'une fête commerciale, mais depuis la première édition, elle se caractérise, selon Luc Delavigne, le président du Conseil des métiers d'art du Québec (CMAQ), par son « gage de qualité ». C'est cet esprit qu'a poursuivi à l'origine le fondateur de l'aventure, l'ébéniste Jean-Marie Gauvreau. L'événement peut s'être appelé « exposition », « Foire artisanale » (1960), « Salon de l'artisanat » (1963) ou « Salon des métiers d'art » (depuis 1965), il découle de la même quête, celle de l'ancien directeur de l'École du meuble (1936-1957) qui souhaitait « éliminer l'ama-

teurisme, la main-d'œuvre en série » et prônait « la créativité, le travail personnel bien fait ».

En 1975, les organisateurs ont introduit des « mesures pour confirmer l'authenticité des pièces et de leurs matériaux de fabrication », afin de faire de ce gage de qualité quelque chose de réel. « On a établi des normes et des standards. [Le Salon de Montréal] est le seul totalement professionnel au Canada, le seul qui vérifie toutes les pièces qui seront exposées », garantit Luc Delavigne.

Le céramiste de formation ne s'en cache pas: le Salon est un « lieu de consommation d'objets utilitaires, souvent offerts comme cadeaux de Noël ». Or, assure-t-il, « il est plus qu'un marché de Noël, c'est un rendez-vous annuel pour les métiers d'art. Beaucoup des artisans voient décembre comme l'occasion de renouveler leur collection ».

Modernisme et nationalisme

En six décennies, le Salon a gagné en raffinement, en sérieux. On n'est plus dans ces années où un quotidien pouvait titrer « Les Granolas arrivent en ville » (*La Presse*, 5 décembre 1991). Luc Delavigne signale qu'aujourd'hui un artisan peut vendre « une pièce unique à 15 000 \$, et [un autre], des crayons ». L'époque dicte les mœurs, juge le président du CMAQ, et celle qui a

cours brasse très large.

Les premières années ont été celles de l'exploration. Aux tergiversations concernant l'appellation de l'événement ont succédé des années d'itinérance. L'exposition s'est tenue dans plusieurs lieux, y compris les corridors souterrains de la station de métro Berri, avant qu'on arrive, en 1970, à se fixer à la Place Bonaventure. Quarante-cinq ans plus tard, le Salon peut se targuer d'être le plus ancien locataire du bâtiment inauguré en 1967.

L'arrivée à la Place Bonaventure aura été le signe, même pour ceux qui pratiquaient des métiers traditionnels, de l'entrée dans la modernité. Reflet ou pas de cette modernité, les années 1970 représentent l'âge d'or du Salon des métiers d'art. Son succès populaire a décollé de la vague nationaliste qui a déferlé sur la société. Les gens se sont réappropriés leur culture, ont voulu consommer des produits locaux et le Salon en a bénéficié. En 1976, un mois après l'élection du premier gouvernement du Parti québécois, la folie a atteint les salles d'exposition. « La sécurité a décidé de fermer les portes. Il y avait trop de monde, c'était devenu dangereux », commente Luc Delavigne.



Luc Delavigne



SOURCE CMAQ

En six décennies, le Salon a gagné en raffinement, en sérieux.

Selon la chronologie publiée en 2005 lors du 50^e Salon, l'édition de 1978 est celle qui aura attiré le plus de visiteurs (400 000). Signe des temps, depuis quelques années, l'achalandage est deux fois moins élevé: en 2014, on l'a évalué à 135 000 entrées. « Les 400 000 visiteurs des années 1970 n'étaient pas 400 000 acheteurs. Il y avait beaucoup de curieux. Aujourd'hui, les visiteurs sont des gens qui s'y connaissent et qui reviennent d'année en année », estime encore M. Delavigne. Hier, la quantité, aujourd'hui, la qualité.

L'euphorie des années 1970 a été suivie par la morosité des années 1980. Fierté nationale en moins, fragilité économique en sus... c'en était fini de la gratuité de l'événement. L'édition de

1988 est celle du retour de la gratuité, mais de l'avis de Luc Delavigne, « chaque année, on se pose la question du prix d'entrée ». À l'instar de tout le milieu culturel, le CMAQ, organisme sans but lucratif, paie pour la réduction des fonds publics et survit plus qu'il ne vit.

Les années 1990 ont été marquées par la course à la médiatisation et l'apparition des vedettes de l'heure comme porte-parole. Claudine Mercier, Geneviève Rioux, Jean-Guy Moreau et même Marc Favreau se sont passés le chapeau. Côté offre, la première décennie du nouveau millénaire aura été celle de l'ouverture, plus que jamais: on a inclus des artisans de l'étranger, ainsi que des finissants des différentes écoles, preuve que la professionnalisation a fini par prendre le dessus sur l'amateurisme.

Depuis l'époque où les métiers d'art n'étaient qu'un volet d'une fête culinaire, les choses ont passablement évolué. Au point que, si on ose dire, le Petit Poucet a avalé l'ogre. Oui, en 2015, les visiteurs pourront encore déguster du chocolat, des confitures et autres sucreries du terroir, mais les produits en vente dépassent largement ceux créés en cuisine.

La variété est telle qu'aux métiers traditionnels, les potiers, tisserands ou forgerons de 1955, se sont rajoutés des designers, des photographes et des spécialistes venus d'ailleurs, non sans apporter un brin d'exotisme. L'an dernier, le jury du CMAQ a dû évaluer les objets d'artisans d'Asie fabriqués avec de... la mie de pain.

Collaborateur
Le Devoir

CONSEIL DES MÉTIERS D'ART DU QUÉBEC

Garant d'un savoir-faire québécois

Créé en 1989, le Conseil des métiers d'art du Québec (CMAQ) est le seul organisme habilité à prendre la parole au nom des artisans d'ici. Son rôle? Apporter des services à ses 1100 membres, en soutenant par exemple les programmes de formation et de perfectionnement et en leur offrant, si nécessaire, des consultations avec des avocats, faire du lobbying auprès des gouvernements afin que les enveloppes budgétaires soient augmentées, et les aider à commercialiser leurs produits en organisant notamment des événements tels que le Salon des métiers d'art de Montréal, qui s'ouvre la semaine prochaine à la Place Bonaventure. Entrevue avec son directeur général, Martin Thivierge.

HÉLÈNE ROULOT-GANZMANN

« Le Conseil est né de la loi S-32.01 sur le statut de l'artiste, entrée en vigueur en 1989, rappelle M. Thivierge. Le gouvernement souhaitait qu'il n'y ait qu'une association professionnelle pour représenter les artisans professionnels. À ce moment-là, il y avait une corporation dans la ville de Québec et une autre à Montréal. Il y a donc eu une fusion qui a donné le CMAQ. La loi est venue reconnaître le statut professionnel des artisans. C'était à la demande du milieu, car ça donnait des avantages fiscaux, notamment. Le Conseil, lui, permet de structurer tout ça. »

Structurer en définissant notamment des normes et standards afin que n'importe qui ne puisse pas prétendre faire partie de la corporation. Selon la loi, le métier d'art est « la production d'œuvres originales, uniques ou en multiples exemplaires, destinées à une fonction utilitaire, décorative ou d'expression et exprimées par l'exercice d'un métier relié à la transformation du bois, du cuir, des textiles, des métaux, des silicates ou de toute autre matière ».

Ainsi, pour être membre du Conseil, il faut non seulement vivre de son art ou au moins aspirer à en vivre, mais en plus être reconnu par ses pairs.

« Ça vaut d'ailleurs aussi pour ceux qui ne sont pas membres et qui veulent participer à nos événements », note le directeur général du Conseil.

Que ce soit au Salon de Montréal ou à Plein Art, le salon que nous organisons à Québec, tous les artisans, d'ici ou d'ailleurs, qui souhaitent exposer doivent répondre aux normes et standards que nous avons établis. »

Le but: préserver l'image de marque de l'artisanat québécois. Pour cela, le Conseil travaille également avec la relève en collaborant notamment avec la douzaine d'écoles-ateliers en métiers d'art que compte le Québec. Il participe à des événements dans le reste du Canada et à l'étranger afin de mettre en valeur et de commercialiser les productions des artisans. Plusieurs d'entre eux participeront notamment l'an prochain à la Biennale du Carrousel des métiers d'art et de création à Paris.

« Deux boutiques ont également pignon sur rue, rue Saint-Paul à Montréal et sur la place Royale à Québec, indique Martin Thivierge. Ça donne de la visibilité aux artisans, car ce n'est pas facile pour eux de faire entrer leur production dans les commerces. Nous avons aussi la galerie Créa au Marché Bonsecours, là où le Conseil a ses bureaux. Elle est fermée depuis quelques mois, mais nous sommes en train de travailler à la rouvrir. »

Si les lieux de commerce — salons et boutiques — doivent s'autofinancer, le Conseil reçoit une subvention de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC) afin de faire fonctionner tout le reste. Comme de nombreux organismes, le CMAQ a vu son budget amputé de



Monique Simard

La SODEC soutient l'innovation

« Le défi des métiers d'art est paradoxal, explique Monique Simard, présidente de la Société de développement des entreprises culturelles (SODEC), principal bailleur de fonds du CMAQ. Ils doivent à la fois maintenir une tradition et innover pour se renouveler. »

Pour leur permettre notamment cela, la SODEC consacre 4 millions de dollars au secteur des métiers d'art. « C'est très important de soutenir ce secteur, croit-elle. Le Québec foisonne de métiers traditionnels. Ce sont des savoir-faire patrimoniaux qu'il est primordial de conserver, car si nous les perdons, c'est une partie de nous-mêmes que nous perdons. » La SODEC soutient également le Conseil des métiers d'art du Québec dans ses efforts de commercialisation, tant du point de vue des boutiques et des salons, ici, au Québec, que lorsqu'il est question de partir avec certains artisans montrer la créativité et le savoir-faire québécois dans le reste du Canada, aux États-Unis, voire parfois en Europe. « Le gros du chiffre d'affaires des artisans se fait dans les salons et dans les boutiques, note-t-elle. Il est de notre devoir de leur offrir cette vitrine. En même temps, c'est aussi un vrai atout pour l'industrie touristique! »

des matériaux de récupération, des produits écologiques; il n'y a plus aucun produit chimique dans les teintures depuis des années, par exemple. Les gens sont à la recherche d'authenticité et cela profite à nos artisans. »

Authenticité et modernité. Tradition et technologie. Car si les artisans sont garants d'un certain savoir-faire qui trouve sa source dans

VOIR PAGE 17 : SAVOIR



SOURCE MARTIN THIVIERGE

Le directeur général du Conseil des métiers d'art du Québec, Martin Thivierge

10% cette année. Des décisions ont dû être prises, principalement dans la réduction des espaces de bureau pour l'instant. Les services aux artisans ne sont donc pas touchés. Martin Thivierge s'en félicite, lui qui ne tarit pas d'éloges sur la créativité des métiers d'art québécois.

« C'est reconnu, il n'y a qu'à aller dans d'autres salons, ailleurs au Canada ou à l'étranger, pour se faire dire que nos artisans sont très créatifs », affirme-t-il.

Créatifs, d'accord, mais parviennent-ils à tirer leur épingle du jeu sur le plan économique? « Ce n'est pas évident parce que la compétition est rude », répond-il. Ils doivent créer, d'une part, et courir les événements pour se faire connaître et vendre, d'autre part. Mais ce sont des gens débrouillards, ils sont énergiques, ne comptent pas leur temps. Ils ont aussi la chance d'être dans l'air du temps en ce moment. Il y a tout le mouvement écoresponsable et consommation locale. Ils sont en plein dedans. Ils utilisent, pour certains,

Claire Sarrasin
peintre et sculpteur

Audace, passion, persévérance!

Une pratique artistique ancrée au cœur de l'imaginaire dans le pouvoir de l'invention.

Métamorphose d'Icare
MÉTRO PARC, MONTRÉAL

Vaisseau fantôme

Présente au Salon des métiers d'art du Québec pendant de nombreuses années, Claire Sarrasin poursuit, avec ses sculptures en acrylique, une fructueuse carrière de création.

www.claresarrasin.qc.ca c.sarrasin@sympatico.ca

PIÈCES UNIQUES FAITES À LA MAIN

JOYEUSES FÊTES!
LE DÉCOMPTÉ EST COMMENCÉ

IDÉES-CADEAUX originales
AU CENTRE-VILLE DE MONTRÉAL

SCULPTURE
GRAVURES
JOAILLERIE
ART DE LA TABLE

Guilde canadienne des métiers d'art
1460-B, rue Sherbrooke Ouest
Montréal (Québec) H3G 1K4
T 514.849.6091

BIENTÔT 110 ANS D'EXCELLENCE!

craft 2015 ANNÉE DES métiers d'art

Vases: M. CHARTRAND
Braslet et pendentif: S. PERLEY-DUTCHER
Vases: J. WILSON

MÉTIERS D'ART

Des artisans de réputation internationale

On les connaît, on les aime et on n'est pas les seuls! Les noms de France Goneau, Roland Dubuc et Mariouche Gagné circulent tant au Japon, à New York qu'à Milan, où jamais ils ne passent inaperçus. Trois visions et trois parcours pour cette petite tournée internationale de nos artistes-artisans d'ici.

MARIE-HÉLÈNE ALARIE

« Je veux toujours voir ce qui est le plus fort, le plus intéressant, le plus bouleversant, le plus ébranlant et c'est pourquoi j'ai voulu aller au Japon », lance passionnément France Goneau, cette artiste qui a fait des études de céramique au cégep du Vieux-Montréal, puis un bac en design de l'environnement et un autre en arts visuels à l'UQAM.

En 2010, France Goneau s'installe au Japon pour une première fois dans le cadre d'un programme de résidence au Shigaraki Ceramic Cultural Park: « C'est là où j'ai réussi à intégrer quelque chose de très personnel à ma production. » Depuis le début des années 2000, la céramiste avait exploré « le monde du carreau », comme elle l'appelle. Pour créer ces aplats, l'artiste a fait de longues recherches et de nombreux essais. Puis, un jour, elle a senti qu'elle avait fait le tour du jardin, et la 3D s'est imposée. Travailler la céramique directement avec ses mains, sans tour et presque sans outils, c'est ce que France Goneau voulait faire. Avec des grands-mères couturières et un arrière-grand-père tailleur, elle a appris très jeune à manier l'aiguille et, toute petite, elle fabriquait des vêtements à ses poupées. « Quand je suis partie au Japon, j'avais l'idée d'intégrer les fascinants papiers japonais à mes pièces. Finalement, je suis tombée dans les tissus et j'ai trouvé ça tout aussi excitant. »

Tout de suite après la période japonaise, les pièces de France Goneau s'exposent un peu partout en Amérique: « Au retour, j'ai préparé des pièces pour The Artist Project de Toronto, qui est une espèce de foire d'art contemporain. » En faisant voir ainsi son travail, France Goneau a pu être découverte par des collectionneurs et des galeristes: « Ça m'a ouvert les portes d'une galerie de New York et ça m'a amenée à rencontrer Barbara Silverberg de la galerie Option Art, qui a exposé mon travail aux salons SOFA de New York et de Chicago. » Et voilà comment une carrière prend son envol, et aujourd'hui, cela se traduit par une présence quasi annuelle à l'étranger.

France Goneau cisèle finement la céramique, elle en fait de véritables sculptures. Ses pièces, parfois organiques et parfois minérales, rappellent les coquillages, les fragments d'os ou le métal toré. En toile de fond, des tissus japonais tout en transparence ou encore des rubans qui s'entortillent, se nouent et s'emmêlent à des pièces de céramique comme autant d'artefacts.

Origami de métal

C'est par hasard que Roland Dubuc deviendra joaillier: « Moi qui voulais devenir sculpteur, j'ai commencé comme apprenti dans l'industrie de la joaillerie tout de suite après avoir terminé un DEC en arts plastiques et j'y suis resté pendant 18 ans sans jamais créer mes propres bijoux. » Il se reprendra quelques années plus tard en découvrant que c'est facile pour lui de façonner des bijoux. Il s'amuse, avec des retailles de métal, à faire de petites sculptures qui vite prennent la forme de boucles d'oreilles, de colliers ou de bracelets. « J'ai



La céramiste France Goneau

monté une petite collection, je me suis présenté au Salon des métiers d'art et j'ai remporté le prix de la relève! » On est en 1993, et cinq ans plus tard, au même salon, Roland Dubuc remporte cette fois le prix Jean-Marie-Gauvreau, une des plus hautes distinctions en métiers d'art qui est décernée pour l'ensemble de l'œuvre. Aujourd'hui, l'artiste est propriétaire d'un atelier en compagnie de sa conjointe Carole Leblanc, qui assure tout le travail d'organisation et d'administration. « Un partenariat qui, depuis des années, contribue à ma réussite. »

Roland Dubuc se l'explique mal et il ne sait pas trop comment la chance a pu lui sourire ainsi, mais un jour, « j'ai reçu un courriel m'invitant à exposer à la galerie Aaron Faber sur la 5e Avenue à New York! » Encore aujourd'hui, le joaillier se pince et croit que c'est peut-être un client qui est à l'origine de tout ça. L'expérience a commencé tout doucement avec l'envoi de quelques pièces chaque année. Mais un jour, la galerie en a voulu un peu plus, et depuis deux ou trois ans, les bijoux de Roland Dubuc sont exposés de façon permanente dans une des plus grandes galeries du genre à New York, où la clientèle est internationale.

Si la manière dont il est arrivé dans cette galerie demeure un mystère pour l'artiste, le fait d'y rester, lui, s'explique facilement: la production de Roland Dubuc est unique. Tous ses bijoux sont taillés d'une seule pièce. Il donne du mouvement à un matériau rigide, entre ses doigts le métal semble aussi facile à tailler et à plier que du papier.

La traite de fourrure... recyclée

Elle a redonné le goût de la fourrure, mais pas n'importe laquelle, la fourrure recyclée. Mariouche Gagné signe ses premières pièces sous sa marque Harricana en 1994. Après avoir déniché son premier client, Simons Québec, la marque, de plus en plus renommée, s'exporte vers l'Europe en 2000. Et pour la petite histoire, en 2007, on estimait que depuis 1994 plus de 50 000 manteaux avaient été recyclés en créations uniques, signées et numérotées, ce qui équivaut à près de 400 tonnes métriques de fourrures ainsi récupérées, soit près d'un demi-million de bêtes épargnées.

C'est toutefois en 1990 que tout commence: à



Le joaillier Roland Dubuc



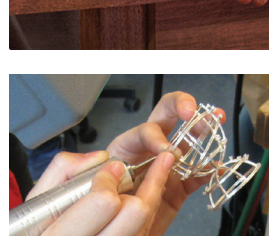
La designer Mariouche Gagné

19 ans, on retrouve Mariouche à Paris, où elle fait un stage de styliste au grand magasin Le Printemps Haussmann. C'est le prix que la jeune designer a remporté au concours Jeunes créateurs de mode à Paris organisé par la Maison Cartier et Air France avec un manteau blanc, inspiré de l'ours polaire, doublé d'une légende inuite. C'est ainsi qu'elle attrape la piqure. « J'ai pris goût à vivre en Europe, aux métiers de la mode, aux choses bien faites et bien finies », lance la designer, qui se rappelle que, à son retour à Montréal après quatre mois passés à Paris, elle n'avait qu'une envie: repartir en Europe. Elle prend le temps de terminer ses études au Collège LaSalle et s'envole pour Milan où, grâce à son portfolio et à son audace extraordinaire, elle obtient de faire sa maîtrise à la Domus Academy. De fil en aiguille et de bourses en concours, Mariouche revient à Montréal avec son diplôme en main, mais pas un sou dans son portefeuille. Comme elle n'a pas froid aux yeux, la designer raconte: « J'ai

demandé à toute ma famille de me donner ses vieux manteaux de fourrure et c'est donc elle qui a financé mes premiers manteaux, avec lesquels j'ai pu monter ma première collection, et Harricana naissait. C'était il y a 21 ans. »

De 2000 à 2010, Harricana exporte énormément, les ventes à l'étranger constituent 50% du chiffre d'affaires. Aujourd'hui, le commerce de détail ne fonctionne plus comme avant. La conjoncture économique qui défavorise les boutiques ayant pignon sur rue avantage grandement les artisans avec leurs produits uniques. Ce sont aux ventes sur le Net que la designer consacre dorénavant ses énergies. Mais il n'est pas dit qu'on ne retrouvera pas Mariouche Gagné quelque part en Europe ou aux États-Unis dans une boutique éphémère, parce que dès que la neige se met à tomber, c'est de l'or pour Harricana.

Collaboratrice
Le Devoir



VIS TA PASSION,
DEVIENS ARTISAN CRÉATEUR

DEC TECHNIQUES DE MÉTIERS D'ART
CONSTRUCTION TEXTILE
SCULPTURE
ÉBÉNISTERIE ARTISANALE
CÉRAMIQUE
JOAILLERIE
LUTHERIE violon-guitare

PORTES OUVERTES
27 janvier, 18 h à 21 h


Cégep Limoilou
cegeplimoilou.ca



MOULURESDEPLATRE.COM

Daniel-Jean Primeau
514-947-8243

RESTAURATION • CRÉATION • CONSEILS EN CONSERVATION



ÉCOLE DE JOAILLERIE
DE MONTRÉAL

FORMATION COLLÉGIALE
TECHNIQUES DE BASE EN JOAILLERIE
SERTISSAGE
DESIGN DE BIJOUX
ART LAPIDAIRE



L'École de joaillerie de Montréal est un organisme à but non-lucratif où trois programmes de formation sont offerts. Avec ses 40 ans d'histoire, et plus de 50 enseignants, l'apprentissage de la joaillerie se fait dans un environnement dynamique, au cœur du centre-ville de Montréal.



Pour plus d'information sur nos programmes
ecoledejoaillerie.com | T. 514 281-9922

SODEC
Québec

MÉTIER D'ART

Trois jeunes créateurs qui se moquent des étiquettes

Ils se définissent tout à la fois comme artistes, artisans, créateurs, entrepreneurs ou designers. Et même s'ils sont conscients que certains préjugés perdurent dans l'esprit du public, l'univers des métiers d'art signifie pour eux celui de l'exigence, de la patience, de la recherche et des grandes ambitions. Trois créateurs aux techniques et aux aspirations différentes partagent leur fougue, et leur désir d'accomplissement.

ANDRÉ LAVOIE

Si tous les chemins mènent à Rome, il en va de même pour ceux conduisant aux métiers d'art. Les parcours sont aussi variés que les acteurs du milieu, et leur production reflète autant leur personnalité, leur maîtrise des divers matériaux, que leur profil universitaire. Et s'il faut passer par la sociologie, la foresterie, ou un retour au cégep après un cheminement à l'université, qu'à cela ne tienne!

Mathieu Gnocchini était loin de se douter que sa maîtrise en hydrologie forestière le conduirait vers la... maroquinerie. Et tant qu'à déjouer un destin d'ingénieur, ce créateur originaire des Cantons-de-l'Est a choisi de s'établir à Amos en Abitibi, tout près de la rivière Harricana, remodelant une ferme en un atelier spacieux et lumineux où il dirige une petite équipe composée d'une couturière en chef et d'une assistante.

Envie de voyages, nécessité d'être son propre patron, soif de célébrer autrement les beautés de la forêt, Mathieu Gnocchini a fondé Noc Design en 2001 tout en poursuivant ses études universitaires, mais le choix fut limpide après l'obtention de son diplôme. «L'amour des arbres, c'est le fil conducteur de ma vie, souligne l'entrepreneur, qui revendique fièrement son parcours d'autodidacte. J'ai débuté avec des cartables en bois, ensuite des porte-documents, et maintenant des sacs à

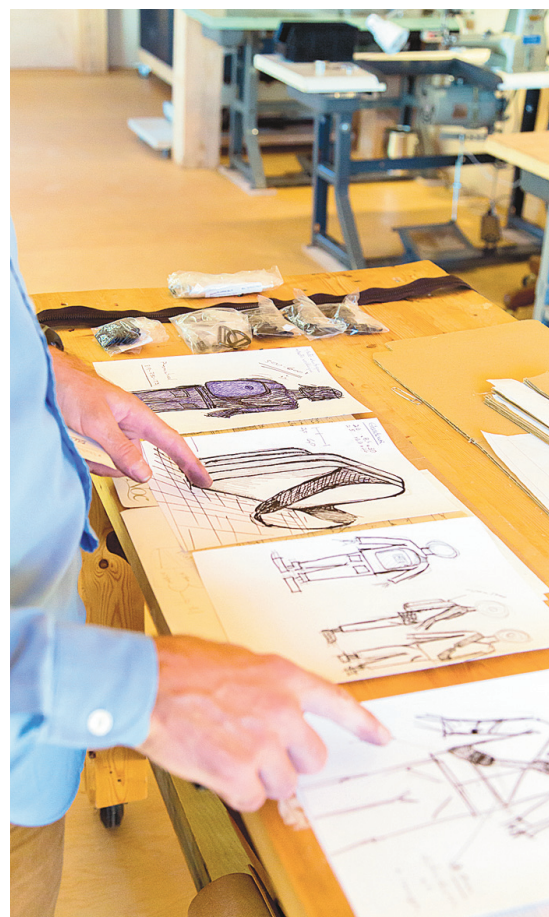
main. Cet objet permet de montrer la beauté du grain du bois dans un monde où le béton et l'acier prennent trop de place. Le bois amène à la fois un aspect de réconfort et de calme.»

Soucieux de la qualité des matériaux qui composent ses objets («Mes glissières viennent du Japon, et mon cuir de la Nouvelle-Zélande»), il admet passer beaucoup de temps à élaborer de nouveaux produits, conscient que la création, «c'est là où ça coûte cher, mais c'est le nerf de la guerre».

Un même souci de singularité anime la céramiste Véronique Martel, diplômée en techniques de métiers d'art du cégep de Limoilou après l'obtention d'un baccalauréat en arts visuels de l'Université Laval. Il ne s'agissait pas d'un retour en arrière, mais d'un désir d'obtenir plus de compétences pour fabriquer des pièces utilitaires, bref, une corde de plus à son arc. Elle offre maintenant son talent à divers restaurants de la Vieille-Capitale, pour des cassoles et des terrines, ou encore à des personnes s'appêtant à effectuer leur dernier voyage.

Au début de sa carrière, en 2007, faire des bols était loin de la combler. «Je me demandais quel impact je pouvais avoir chez les autres, quelle était mon utilité, se remémore Véronique Martel. Mes premières urnes funéraires se sont vendues très rapidement, et j'ai eu la chance de rencontrer les gens qui les ont achetées, des moments émouvants et marquants.» Comme chaque personne est unique, il fallait que chaque urne le soit aussi.

Véronique Martel aime bien se définir à la fois comme artiste et comme céramiste, sachant que l'argile est «un matériau complexe, vivant, qui demande des connaissances spécifiques», tandis que son amour des arts visuels la pousse à s'exprimer sans contraintes à travers ses œuvres, notamment ses sculptures. Dans un esprit ludique, elle a d'ailleurs entrepris une série sur le thème des... vaches. À la suite d'un voyage au Pérou «où les vaches sont omniprésentes», pays empreint de couleurs vives, elle propose des œuvres qui mélangent



SOURCE MATHIEU GNOCCHINI

Les croquis de Mathieu Gnocchini



MARIE-ANDRÉE GILBERT

Le tour de potier de Véronique Martel



SOURCE BASMA OSAMA

Détail de l'œuvre Amulette N° 2 de Basma Osama

bois, métal et argile, et que les spectateurs peuvent aisément s'approprier.

À l'opposé, Basma Osama poursuit une quête de simplicité et de dépouillement. C'est lors de ses études de maîtrise en sociologie qu'elle s'est inscrite à un cours de céramique. «À partir de là, ce fut une évidence que l'argile allait prendre une place très importante dans ma vie», souligne celle qui a aussi effectué un retour au cégep, celui du Vieux-Montréal, en métiers d'art après l'obtention de sa maîtrise. Depuis la fondation de son atelier de création et de conception d'objets en porcelaine en 2006, Céramik B, la céramiste ne disperse pas ses énergies, et surtout pas «dans les définitions et les étiquettes». «Je fais ce qui me semble nécessaire, précise Basma Osama. Artisane, artiste, designer: ça me va... mais c'est surtout le reflet d'un

besoin chez les gens de me classer quelque part. Moi, je me sens très libre de tout ça.»

Cette liberté, elle l'exprime dans une démarche qui témoigne de l'importance du geste, et de sa répétition. «Les gens ont l'impression que c'est ennuyant, mais c'est essentiel pour le métier et pour l'épanouissement. Dans la répétition, il y a un aspect méditatif, et on peut pousser la créativité encore plus loin; tous les grands potiers, dont les japonais, en parlent.»

Et comme si elle s'exprimait au nom de tous ses camarades que certains qualifient d'«émigrants», Basma Osama résume bien leur ambition la plus profonde: «Je ne fais pas ça parce que c'est beau, je fais ça parce que ça me représente.»

Collaborateur
Le Devoir

Passées maîtres de leur art

Ces deux femmes ont comme occupation professionnelle un métier d'art et ont acquis au fil des ans le statut de maîtres artisans. L'une, Chantal Gilbert, a choisi la joaillerie d'art, l'autre, Lorraine Choquet, la reliure d'art. Portraits.

PIERRE VALLÉE

Au départ, Chantal Gilbert lognait du côté du théâtre. Mais un voyage au Mexique et en Amérique latine à la fin de l'adolescence l'a fait dévier de cette voie. «J'ai rencontré un joaillier péruvien qui m'a prise comme assistante. C'est là que j'ai vu que j'avais un certain talent pour ce métier.»

De retour au Québec, elle s'inscrit à une école de joaillerie et, une fois diplômée, elle ouvre son atelier de joaillerie. «Il y a deux choses que j'aimais de ce métier d'art. La première, c'était la transformation des métaux, à cette époque l'or et l'argent. Ensuite, un métier d'art me permettait d'être une travailleuse autonome, ce qui correspondait à mon tempérament.»

Dialogue avec la matière

Chantal Gilbert s'est rapidement distinguée dans le milieu de la joaillerie d'art par son approche. «Le bijou, en tant que pièce décorative servant à habiller une personne, ne m'a jamais vraiment intéressée. C'était plutôt la thématique et la symbolique du bijou qui me fascinaient. Je me suis donc dirigée vers la joaillerie d'art de pièces uniques destinées aux expositions et aux galeries d'art.» Au fil des ans, ses pièces prennent du volume et son approche, qu'elle qualifie

de dialogue avec la matière, s'apparente de plus en plus à celle de la sculpture.

Et comme Chantal Gilbert n'aime pas se répéter, elle décide ensuite d'ouvrir ses horizons en s'intéressant davantage à l'orfèvrerie. C'est à cette époque qu'elle décide de créer une série de coupe-papiers sculpturaux. Un maître coutelier qui a vu ses coupe-papiers lui suggère la coutellerie, et la voilà en train d'apprendre un nouveau métier d'art.

Les pièces qu'elle produira par la suite seront essentiellement des couteaux d'art. Elle est d'ailleurs la seule femme coutelière au Canada. «Lorsque je conçois un couteau d'art, j'essaie de m'éloigner de l'objet fondamental et de m'approcher de la sculpture, mais sans toutefois négliger l'aspect métier d'art associé à la coutellerie. La ligne qui sous-tend mon travail, c'est la lame.» Elle pousse la réflexion plus loin avec une maîtrise en arts visuels dont le mémoire porte sur la symbolique du couteau dans la société humaine. «Comment le couteau, au départ un outil et un objet utilitaire, a pris d'autres sens?» C'est cette réflexion qui nourrit son travail de création. Les couteaux d'art qu'elle conçoit, des-

tinés à une clientèle internationale, marient les trois techniques qu'elle maîtrise. Elle travaille tous les métaux, l'acier bien sûr, mais aussi le bronze et même des matières nobles, comme l'ivoire.

Des livres sculptures

Après des études universitaires en histoire, Lorraine Choquet ne sait pas trop où elle veut s'orienter. «J'étais prise dans un dilemme. Je ne savais pas si je devais mettre en avant le côté intellectuel de ma personnalité ou bien le côté manuel.» C'est un reportage à la télévision qui lui permettra de trancher ce dilemme ou, en réalité, de ne pas avoir à le trancher. «C'était un reportage sur la reliure. Je ne connaissais rien de la reliure, si ce n'était d'avoir vu de belles reliures au musée. Mais le reportage n'était pas fini que je savais que c'était le métier que je voulais exercer.»



Chantal Gilbert

C'est que ce métier lui permettait de réunir ses deux passions. «J'ai toujours aimé le cuir. Je me souviens d'avoir utilisé mes économies de mon premier travail d'été pour m'acheter un manteau de cuir.» Sa seconde passion, ce sont les livres. «Le métier de relieur faisait donc appel à la fois à mon côté manuel et, en raison des livres, à mon côté intellectuel.»

Comme la reliure ne s'enseigne pas à l'école, elle apprend le métier auprès d'un maître arti-

san. Et elle ouvre aussitôt son premier atelier. «Ce que j'apprenais auprès du maître artisan, je l'appliquais aussitôt dans mon atelier avec mes propres livres, dont je défaisais la reliure pour en faire une nouvelle.»

Ses premiers clients sont des collectionneurs de livres qui se présentent à elle afin d'obtenir une belle reliure pour des livres auxquels ils tiennent. Mais Lorraine Choquet se rend compte que cette clientèle ne sera pas suffisante pour lui assurer un gagne-pain. Elle crée donc de nouveaux objets qui sont des livres d'écriture, soit des livres fonctionnels, dans lesquels on peut écrire, mais avec de belles reliures. «Les techniques de reliure sont les mêmes depuis longtemps. Mais c'est dans la couverture, soit la couverture du livre, et le décor, soit la façon dont on enjolive la couverture, que l'on peut s'exprimer sur le plan créatif.»

Et comme elle enseigne aussi la gainerie, soit l'art de recouvrir de cuir les objets, elle développe également une série d'étuis et d'écrins de tailles et de formes diverses. Elle travaille tous les cuirs, mais elle a une nette préférence pour le cuir de buffle d'eau qu'elle achète auprès de tanneurs européens. «Ces tanneurs m'offrent une belle gamme de coloris. Le buffle fournit un cuir souple et durable, avec une texture très agréable. C'est un cuir très sensuel, à la fois au toucher et à la vue.»

Aujourd'hui, Lorraine Cho-



SOURCE LORRAINE CHOQUET

La relieuse Lorraine Choquet

quet travaille sur ce qu'elle nomme des livres sculptures. «Ce sont des pièces plus grosses aux formes variées qui peuvent servir de sculptures. Mais elles demeurent fonction-

nelles puisqu'on y trouve toujours un livre dans lequel on peut écrire.»

Collaborateur
Le Devoir

GALERIE NOEL GUYOMARC'H
BIJOUX ET OBJETS CONTEMPORAINS

PROMOTION ET DIFFUSION DE CRÉATEURS D'ICI ET D'AILLEURS DEPUIS 1996

HELEN CARNAC

MATHIEU CHEMINÉE

KAZUMI NAGANO

4836 BOUL. ST. LAURENT | MONTRÉAL, QC H2T 1R5 CANADA | +1 514 840-9362 | GALERIENOELGUYOMARCH.COM

chaise berçante
Poisson

www.maxpoisson.com 450 558 7572

MÉTIERS D'ART

Les artisans du bâtiment en quête de reconnaissance

RÉGINALD HARVEY

Les artisans des métiers d'art liés à l'architecture et au bâtiment étaient en quête d'une reconnaissance professionnelle depuis le début des années 1990; ils ont maintenant intégré en grand nombre les rangs d'un réseau professionnel. Ces gens s'appliquent notamment à protéger et à valoriser le jeune et riche patrimoine bâti du Québec. L'un de ceux-ci, Pascal Perron, s'emploie présentement à la tâche colossale de restaurer le clocher du nouveau CHUM.

France Girard, ébéniste et chargée de projet pour les métiers d'art liés à l'architecture et au bâtiment auprès du Conseil des métiers d'art du Québec (CMAQ), s'est vu confier le mandat de réaliser ce regroupement d'artisans dont la liste officielle se déroule comme suit: charpentier traditionnel, menuisier d'art, sculpteur (bois, métal, pierre, plâtre), ébéniste, couvreur traditionnel, ornementaliste, mosaïste, docteur, peintre-décorateur, maçon traditionnel, plâtrier traditionnel, ferronnier d'art, métallier d'art, tailleur de pierre, artiste verrier et vitrailiste.

Elle dégage leur caractère distinctif: «Ce sont des gens des métiers d'art qui produisent souvent des objets et qui vont aussi, au fil des années, se spécialiser davantage sur le plan architectural du point de vue de la création ou de la restauration.» Après quoi, elle fait état

du processus suivi, depuis 2011, pour les joindre et les doter d'un statut: «On m'a embauchée pour trouver les gens qui se livrent à ce type de pratiques et surtout pour les faire reconnaître en adaptant les normes et standards des métiers d'art.» Ils sont aujourd'hui environ 150 à être devenus membres du CMAQ et à profiter de cette reconnaissance: «Leur production est donc évaluée selon les quatre critères de la loi régissant ces métiers.»

L'apprentissage sur le tas

Pascal Perron fait partie de la confrérie des artisans dont les compétences sont aujourd'hui officiellement reconnues; l'entreprise de ce couvreur ferblantier traditionnel ou artisan multiplie les interventions sur des bâtiments publics ou privés sous la raison sociale «Perron et fils, la force de l'art», depuis 1986. Il dirige actuellement les travaux de réfection du clocher du

CHUM et de sa structure (église Saint-Sauveur). À l'origine, l'entreprise était de nature familiale, mais il en dirige seul les activités de nos jours. Monsieur Perron, comment apprend-on un métier tel que le vôtre? «C'est là le gros problème qu'on a. Le seul endroit où il est possible d'obtenir une formation adéquate, c'est auprès des Compagnons couvreur du devoir, en Europe, lesquels existent depuis des centaines et des centaines d'années. Là-bas, une formation

s'étend sur six ans, alors qu'ici on montre quelque peu en quoi consiste le métier durant un bloc de quelques heures; personnellement, j'ai appris mon métier par moi-même.»

Dans la foulée, il assure que les artisans détenteurs d'un statut professionnel sont présentement en mesure d'intervenir avec plus de souplesse et d'efficacité sur le patrimoine bâti, même si des zones grises demeurent en fonction des règles qui régissent le secteur de la construction.

Il en veut pour exemple les travaux qu'il dirige en ce moment au centre-ville: «On m'a appelé à peu près à la même date l'an dernier pour savoir si j'étais capable de faire un clocher d'église hors chantier... J'ai répondu: "Oui, il n'y a pas de problème, car c'est ma spécialité." En raison des exigences sur le plan des cartes de compétence et de diverses contraintes bureaucratiques, j'ai développé depuis des années une technique de travail qui me sert à fabriquer toutes les pièces ornementales, dont un clocher d'église, en usine.»

Une fois reconnu comme artisan professionnel, Pascal Perron fait valoir quelles sont maintenant ses prérogatives d'intervention sur le patrimoine bâti, malgré les irritants qui persistent: «En me présentant comme tel, je peux chapeauter, à ce stade-ci du projet de clocher, les gars qui sont là sur le chantier et qui détiennent des cartes de compétence de la construction; je leur donne les directives pour installer tout ce qui a été préparé en usine et sur ce qu'ils doivent faire; je suis en quelque sorte le chef d'orchestre



JONATHAN ST-GERMAIN

Toute l'équipe de Pascal Perron s'affaire à la restauration du clocher du CHUM.

qui dirige tout le monde.» Il en va de même pour l'ébéniste et pour la vitrailiste auxquels il a eu recours dans le cadre du même contrat de restauration de l'église.

La nécessité de formation des jeunes

Entrepreneur et artisan, M. Perron se montre confiant dans un avenir qui repose entre les mains d'une relève prometteuse: «C'est un projet, celui du CHUM, qui me donne l'occasion de montrer qu'on a

au Québec un patrimoine extraordinaire à restaurer et qu'on a aussi pour le faire des jeunes qu'on ne connaît pas et qui ont un talent exceptionnel.»

Il salue leur travail: «Je suis âgé de 46 ans et le ferblantier avec lequel je travaille depuis plus de 20 ans a 53 ans: le développement et la conception du clocher ont été réalisés par nous deux, mais tout le pliage et tout l'assemblage des divers éléments ont été le fruit du travail de deux jeunes qui sont âgés de 25 ans.»

Il compte dans son entourage un artisan ébéniste d'expérience, et tous poursuivent le même but: «Lui aussi veut former la relève. Notre objectif en est un de formation de celle-ci et c'est pourquoi on a une jeune équipe; la seule façon, à l'heure actuelle, de pouvoir s'assurer d'une telle relève au Québec, c'est de la former nous-mêmes; on en est conscients et c'est ce qu'on essaie de faire.»

Collaborateur
Le Devoir

ARTISANS AU QUÉBEC

Un apport économique réel mais difficile à chiffrer

Le Conseil des métiers d'art du Québec (CMAQ) évalue qu'on trouve entre 3000 et 3500 artisans professionnels dans la province. Ils habitent dans toutes les régions, où ils participent à l'économie locale et attirent des touristes. Plusieurs sont aussi présents dans des salons locaux, ou prennent la direction de Québec chaque année pour Plein Art, ou de Montréal pour le Salon des métiers d'art. Peu de chiffres existent sur ce secteur, mais visiblement, particulièrement dans l'événement de la métropole, il s'y brasse de grosses affaires.

MARTINE LETARTE

Lorsqu'elle a su qu'elle allait participer au Salon des métiers d'art, Catherine-A. Lalonde, fondatrice de l'Atelier 4920 qui est spécialisé dans le tricot géant, s'est mise à tricoter sans arrêt. Pour répondre à ses commandes sur le Web, bien sûr, mais aussi pour se bâtir un stock. Elle a maintenant quelques caisses de cachecou, de tuques, de foulards et de petites couvertures pour prendre la direction du Salon. «Des exposants habitués m'ont dit qu'on se fait dévaliser, raconte la créatrice et maman de quatre enfants, qui a ouvert son atelier en juin. Je ne sais pas si j'aurai suffisamment de produits, mais je tricoterai aussi tout le long du Salon dans le volet démonstration pour produire des pièces sur demande. Puis je prendrai des commandes.»

Le Salon des métiers d'art de Montréal représente environ 12 millions de dollars de ventes d'après les sondages réalisés auprès des exposants. Cette année, on y trouvera environ 450 artisans, un record depuis 2004.

«L'an dernier, on avait 14 régions de représentées parmi les artisans; ce n'est pas un salon montréalais, c'est un salon national», affirme Martin Thivierge, directeur général du CMAQ.

Formée dans plusieurs écoles, la relève sera de la partie, avec une centaine de nouveaux exposants. On y retrouve aussi plusieurs habitués. Le joaillier Jules Perrier, doyen du Salon, n'a d'ailleurs jamais manqué une année. Il a aussi participé aux 35 Plein Art Québec, un événement qui tourne maintenant autour de six ou sept millions de dollars de chiffres d'affaires.

Les grands salons demandent aux artisans énormément d'investissement en argent, en temps et en énergie. Par exemple, pour avoir son stand au Salon des métiers d'art de Mont-

réal, il faut s'attendre à déboursier entre 5000 et 10 000\$, évalue le CMAQ. En retour, ces événements permettent de se faire connaître, ou de rejoindre un public différent. Il passe environ 170 000 visiteurs au Salon des métiers d'art de Montréal.

Après une présence à l'événement, certaines entreprises prennent énormément d'expansion. C'est le cas de Sous une feuille de chou, qui propose des collections de dououdous, de débarbouillettes et d'autres accessoires pour bébés. Au début des années 2000, l'entreprise était en fait composée d'une personne, Evelyne Lesieur. Sa première participation au Salon des métiers d'art de Montréal, il y a 11 ans, lui a servi de tremplin.

«J'avais fait d'autres petits salons avant, mais celui de Montréal m'a vraiment permis de me faire connaître, et d'ailleurs, je revois les mêmes clients d'année en année», raconte Evelyne Lesieur.

Maintenant, pour répondre à la demande, elle peut compter sur six employés. Le Salon des métiers d'art continue de représenter une part importante de son chiffre d'affaires, mais la notoriété qu'elle y a acquise lui permet maintenant d'avoir des commandes à l'année.

Les régions sont souvent très bien représentées dans les métiers d'art au Québec. «Contrairement à d'autres secteurs de l'économie, on n'a pas besoin d'être dans un grand centre pour être artisan, et d'ailleurs, les artisans participent beaucoup à l'économie locale», indique Martin Thivierge.

Ils vendent leurs œuvres, bien sûr, mais ils jouent aussi un rôle important d'attraction touristique. «Visiter l'artisan dans son atelier, c'est intéressant, alors les associations touristiques les mettent souvent en valeur en les intégrant dans un circuit, par exemple», explique M. Thivierge.

On trouve aussi des salons dans de nom-



SOURCE CATHERINE-A. LALONDE

Catherine-A. Lalonde, fondatrice d'Atelier 4920, tricote avec des aiguilles de 48 pouces de long.

breuses régions, au Saguenay-Lac-Saint-Jean par exemple, de même que dans le Bas-Saint-Laurent.

«La clientèle est locale, mais très fidèle et elle paye pour assister à ces salons, alors cela répond clairement à un besoin», affirme M. Thivierge.

On commence d'ailleurs depuis environ 10 ans à ouvrir des boutiques un peu partout au Québec de façon à rendre les produits d'artisans locaux plus accessibles à l'année.

Expérience métiers d'art (EMA), à Trois-Rivières, présente par exemple des créations de plus de 30 artisans professionnels de la Mauricie et du Centre-du-Québec. Ce lieu a été créé par le Regroupement des métiers d'art de la Mauricie.

À Sherbrooke, on trouve également la Boutique des métiers d'art de la Corporation des métiers d'art du Québec en Estrie.

Le CMAQ exploite pour sa part une boutique à la place Royale, à Québec, une autre sur la rue Saint-Paul Ouest, à Montréal, de même que la galerie CREA qui présente des pièces uniques contemporaines.

L'activité économique liée aux métiers d'art au Québec est réelle, mais personne ne peut la chiffrer pour le moment.

«Les seuls chiffres qu'on a, ce sont ceux de la SO-DEC, où des artisans peuvent déposer des demandes de subventions pour le développement et l'équipement de leur atelier, ou pour leur mise en marché, indique M. Thivierge. On parle de 3000 à 3500 artisans qui ont un chiffre d'affaires annuel total d'environ 300 millions de dollars. Ces données touchent seulement les artisans qui ont demandé une subvention et elles datent aussi de quelques années, alors que, récemment, il s'est développé plusieurs événements dans le domaine des métiers d'art, comme des magasins éphémères.»

Le CMAQ tente d'intéresser des chercheurs universitaires à cette activité économique pour arriver à produire des données fiables et complètes sur les métiers d'art.

Collaboratrice
Le Devoir

caisse de
la culture



Fière partenaire des métiers d'art

Siège social 215, rue Saint-Jacques Ouest, bureau 200
Montréal (Québec) H2Y 1M6
(514) CULTURE - 1 800 305-ARTS

MÉTIERS D'ART

FORMATION

Le réseau des écoles-ateliers: un modèle d'excellence

CLAUDE LAFLEUR

Il y a trente ans, le milieu des artisans québécois se dotait d'un réseau d'écoles-ateliers, un modèle qui n'existe nulle part ailleurs. Résultat, nous dit Martin Thivierge, directeur général du Conseil des métiers d'art du Québec (CMAQ), «les métiers d'art ont vraiment évolué. On observe une progression chez nos artisans en matière de créativité, et de plus en plus, on reconnaît leur travail parce qu'ils sont extrêmement créatifs. Et tout ça émane des écoles-ateliers.»

Notons que le Conseil des métiers d'art du Québec (CMAQ) joue lui aussi un rôle actif dans la reconnaissance de nos artisans. Il regroupe ainsi un millier d'entre eux, ébénistes, joailliers, créateurs textiles, luthiers, etc. «Ce qui distingue l'artisan, précise M. Thivierge, c'est qu'il maîtrise des techniques et a un savoir-faire particulier. Pour que quelqu'un devienne membre chez nous, il doit passer en évaluation... C'est dire qu'un membre du CMAQ est un artiste professionnel en métier d'art.»

Le Conseil soutient activement ses membres pour leur permettre de vivre dignement de leur art. Entre autres, il facilite la diffusion et la commercialisation de leurs œuvres. L'une des particularités de la formation donnée à nos artisans est que celle-ci vise autant le développement de leur art et de leur créativité que de leur esprit d'entrepreneuriat, poursuit Martin Thivierge. C'est ainsi que les étudiants suivent une formation collégiale de base (littérature, philosophie, langues, etc.) tout en apprenant leur art dans des écoles-ateliers. Le Québec s'est par conséquent doté d'un réseau de 14 écoles-ateliers associées aux cégeps du Vieux-Montréal et de Limoilou.

Tel un phénix...

Martin Thivierge raconte que la mise en œuvre de ce réseau remonte aux années 1980 et fait suite à la disparition dans les années 1970 des écoles de formation en métiers d'art telles que l'École du meuble et l'Institut des arts appliqués. «La création des cégeps et des polyvalentes a eu pour conséquence de faire disparaître la formation des artisans», relate le directeur général du Conseil des métiers d'art. Ce n'est qu'en 1984, à la suite de pressions du milieu, que les ministères des Affaires culturelles et de l'Éducation ont entrepris de créer une formation de niveau collégial pour artisans. Mais comme il s'était écoulé une bonne douzaine d'années sans formation, il y a eu une génération perdue, déplore Martin Thivierge. «En conséquence, on a très bien vu, à la fin des années 1970 et au début des années 1980, un certain essoufflement des salons des métiers d'art puisque la qualité n'était plus au rendez-vous», dit-il.

En 1984, donc, le gouvernement met en avant un Plan de formation nationale en mé-



Le Conseil des métiers d'art du Québec soutient activement ses membres pour leur permettre de vivre dignement de leur art. Entre autres, il facilite la diffusion et la commercialisation de leurs œuvres.



PHOTOS PEDRO RUIZ LE DEVOIR

tiers d'art en divisant le Québec en deux: le cégep de Limoilou donnerait la formation aux artisans de l'est du Québec alors que le cégep du Vieux-Montréal s'occuperait de ceux de l'ouest. Et c'est finalement en 1989 que le programme a débuté, de sorte que la première cohorte de finissants à obtenir un DEC en métiers d'art a été diplômée en 1992.

Particularités

Ce qui fait la particularité de ce programme collégial est que les artisans qui le suivent sont formés en tant que travailleurs autonomes et doivent par conséquent être en mesure de gérer leur propre petite entreprise. «Les étudiants suivent donc des cours de création, de conception et de produits ainsi que de techniques reliées à leur art, précise M. Thivierge, mais ils apprennent également à gérer leur petite entreprise (mise en marché, diffusion de leurs créations, etc.). Et pour qu'ils s'intègrent au milieu professionnel, on a aussi décidé que la for-

mation des artisans serait donnée dans des écoles-ateliers par des maîtres artisans.»

L'autre particularité du système a été d'intégrer des ateliers privés existant déjà. C'est ainsi que ceux-ci ont été accrédités par le ministère de l'Éducation. Les étudiants se retrouvent donc dans de véritables milieux d'artisans — au lieu d'être dans des salles de classe —, avec des professionnels qui travaillent avec eux.

Il y a ainsi 14 écoles-ateliers, dont le Centre de céramique Poterie Bonsecours, ou encore le Centre design et impression textile, ou ceux des métiers du cuir, des métiers du verre, de joaillerie, d'ébénisterie, etc. Montréal compte huit écoles-ateliers alors qu'on en trouve six à Québec.

Martin Thivierge souligne en outre que ces écoles-ateliers sont une source d'émulation entre ceux et celles qui les fréquentent. «Lorsqu'on a de 60 à 90 étudiants, comme à l'École de joaillerie, en plus de 15 à 20 chargés de cours — des artisans professionnels —, chacun apporte son bagage. Ces écoles sont de véri-

tables pépinières de talents ainsi que des lieux de recherche.»

C'est ainsi que Martin Thivierge constate que, de façon générale, les jeunes artisans d'aujourd'hui sont mieux outillés que leurs prédécesseurs du fait qu'ils côtoient des professionnels en activité.

«Ce sont des artisans qui peuvent mieux vivre de leur art», observe-t-il. Il remarque également que les «moins de 30 ans réussissent bien en général parce qu'ils ont une vision plus futuriste que leurs professeurs». Ainsi, ils sont sur les réseaux sociaux et, très souvent, ils se regroupent pour mettre en commun leurs locaux et leurs outils. C'est une tendance de la nouvelle génération des artisans, note M. Thivierge. «Ils ont une approche plus collective, dit-il, ce qui leur vient de leur formation [...], du fait qu'ils ont été formés dans une collectivité.»

Collaborateur
Le Devoir

ÉCOLE DE JOAILLERIE DE MONTRÉAL

Difficile de prendre le virage technologique... faute d'espace!

CLAUDE LAFLEUR

L'un des petits bijoux du réseau des écoles-ateliers est justement l'École de joaillerie

de Montréal. Stéphane Blackburn, directeur de cet établissement, rappelle que cette première école de joaillerie au Québec a été fondée en

1973 par deux créateurs et joailliers montréalais; l'une (Madeleine Dansereau) ayant une formation nord-américaine et l'autre (Armand Brochard) venant de Belgique. «Cela a créé l'esprit de l'école, dit-il, puisqu'on est toujours entre deux approches, une approche technique européenne et une approche plus artistique et créatrice nord-américaine.»

En outre, l'école enseigne à trois types de clientèle: les étudiants de niveau collégial, les professionnels de la joaillerie qui viennent y chercher des formations plus techniques et spécifiques, ainsi que le grand

public. «Notre clientèle va donc de 17 à 77 ans!» lance-t-il joyeusement.

«Le fait d'enseigner à ces trois clientèles fait de nous une école unique au Canada et en Amérique, poursuit-il. Chaque semaine, quelque 300 étudiants et professionnels se côtoient, ce qui crée une ambiance dynamique et particulière. Tout le monde s'y croise, travaille dans la même direction et tous s'appuient et s'encouragent les uns les autres.»

Autre particularité, l'école embauche des artisans professionnels qui viennent enseigner une technique ou un sa-

voir-faire en particulier. «Dans une année, on engage ainsi une quarantaine de professionnels, précise le directeur de l'école, chacun apportant ses techniques et ses spécificités.»

Comme tout autre domaine, la joaillerie évolue sans cesse et bénéficie des technologies de l'informatique. C'est ainsi que les joailliers recourent de plus en plus au dessin assisté par ordinateur pour concevoir leurs œuvres. «C'est vraiment entré dans les pratiques», confirme le directeur.

D'autres technologies font également leur apparition dans la profession, dont la coupe de haute précision au moyen de lasers et l'impression 3D. Toutefois, l'école peut difficilement les intégrer à son enseignement, faute d'espace. «Nous aimerions bien que nos étudiants expérimentent ces machines et qu'ils poussent plus loin la conception, dit Stéphane Blackburn, mais on n'a pas l'espace suffisant pour faire entrer ces équipements plus spécialisés.»

Depuis des années, l'école cherche d'ailleurs à déménager dans des locaux plus vastes, mais, comme bien d'autres écoles-ateliers situées au centre-ville, elle bute contre le coût «exorbitant» des loyers pour grands locaux.

Ces quatre dernières années, rapporte M. Blackburn, l'école a envisagé une dizaine de projets de relocalisation. «Mais ça devient de plus en plus difficile pour les artisans de se localiser au centre-ville. Même nous, qui sommes ici depuis quarante ans, on ressent de plus en plus de pressions...»

Il évoque même le beau projet d'une école numérique au service de tous les métiers d'art. «Je pense qu'au Québec, ce serait essentiel d'avoir une telle école», dit-il, mais hélas, en cette période d'austérité, «le gouvernement ne se montre guère disposé à financer un tel projet...»

Collaborateur
Le Devoir

France Fauteux
céramiste

www.fauteux-ceramiste.com Orange 2014 (42 x 46 x 19 cm)

Myo
textile

www.MyoTextile.com
Salon métiers d'art de Montréal: LOFT 359-1

FRANÇOIS-HOUDÉ

La Ville de Montréal, la Galerie CREA et le Conseil des métiers d'art du Québec vous invitent à l'exposition des œuvres des finalistes du Prix François-Houdé 2015

19 NOV. 2015 - 31 JAN. 2016

EXPOSITION DES ŒUVRES DES FINALISTES

MUSÉE DES MAÎTRES ET ARTISANS DU QUÉBEC

615 avenue Ste-Croix Montréal QC Métro du Collège mmaq.qc.ca

Sophie-Ève Adam Céramiste
Sophie De Blois Ébéniste
Lisanne Lachance Artiste verrier
Amélie Lucier & Julien Mongeau Céramiste & verrier
Wai-Yant Li Céramiste
Anastasia Radevich Chasseur et sculpteur
Caroline Rivière Joaillière

Montréal

GALERIE-BOUTIQUE

COURS DEC & D'INITIATION

ATELIERS DE CRÉATIVITÉ

CADEAUX CORPORATIFS

Espace VERRE

Unique école-atelier spécialisée dans les arts verriers au Québec

1200, rue Mill Montréal, QC H3K 2B3 514-933-8849 espaceverre.qc.ca

Photos: Estelle Dubé

MÉTIERS D'ART



SOURCE CMAQ

Il y a encore quelque temps, les boutiques spécialisées uniquement dans les métiers d'art québécois se comptaient sur les doigts d'une main; aujourd'hui, elles sont environ une douzaine à travers le Québec.

Les lieux de diffusion se multiplient

Chargés non seulement de la conception et de la production de leurs œuvres, mais également de leur commercialisation, au Québec, les artisans professionnels en métiers d'art ont longtemps dû se contenter d'un réseau de diffusion s'appuyant presque exclusivement sur des salons d'exposition. Au cours des quinze dernières années, toutefois, ce réseau s'est considérablement élargi et diversifié. État des lieux.

ÉMILIE CORRIVEAU

En 2015, on estime à près de 3500 le nombre d'artisans professionnels œuvrant au Québec. Très variée, leur production est aujourd'hui majoritairement diffusée dans trois types de lieux, soit dans des boutiques spécialisées, dans des centres d'exposition et dans des salons.

«Les lieux de diffusion se sont vraiment multipliés au cours des dernières années», lance d'emblée M. Martin Thivierge, directeur général du Conseil des métiers d'art du Québec (CMAQ).

«Autrefois, en dehors des salons du temps des fêtes et des salons d'été, il était assez difficile de trouver des pièces d'artisans québécois à moins de se rendre directement à leur atelier, rappelle-t-il. Grâce aux boutiques qui ont vu le jour au cours des dernières années, le marché de la consommation courante est aujourd'hui beaucoup mieux couvert. De plus, la visibilité des artisans professionnels est maintenant très intéressante dans les musées et les galeries.»

Les boutiques

Alors qu'il n'y a pas si longtemps encore, les boutiques spécialisées uniquement dans les métiers d'art québécois se comptaient sur les doigts d'une main, aujourd'hui, elles sont environ une douzaine à travers le Québec.

D'après le directeur général du CMAQ, la valorisation grandissante de la consommation écoresponsable n'est pas étrangère à cet état de fait: «De plus en plus, les gens récupèrent et achètent local. Or, le produit d'artisanat québécois s'inscrit vraiment dans cette tendance.»

«Il faut dire aussi que des efforts considérables ont été faits pour stimuler la commercialisation des produits des métiers d'art», ajoute-t-il. Au début des années 2000, il n'y avait à peu près que la coopérative L'Empreinte, les boutiques du CMAQ et l'Art des artisans du Québec au Complexe Desjardins qui étaient vraiment spécialisés en la matière. Aujourd'hui, les boutiques sont plus nombreuses à ne mettre en vente que des produits et des œuvres réalisés par des artisans québécois.»

Vitrines exceptionnelles de la vitalité artistique des créateurs de la province, ces boutiques sont souvent gérées et exploitées par

des corporations régionales, des coopératives ou des associations de métiers d'art.

Parmi les plus importantes figurent Manu Factum, une boutique-galerie créée à Nicolet en 2008 par un groupe d'artisans professionnels désireux de prendre sa destinée en main, ainsi que l'Expérience métiers d'art (EMA) de Trois-Rivières, où l'on trouve des pièces originales en bois, céramique, cuir, métaux, textiles et verre. La boutique de la Corporation des métiers d'art en Estrie propose également une importante variété de produits d'art uniques.

Les galeries d'art et les musées

Du côté des galeries et des musées, les métiers d'art québécois sont aussi de mieux en mieux représentés. À Montréal, par exemple, bon nombre d'établissements proposent de façon régulière des expositions mettant en avant les œuvres d'artisans professionnels québécois.

Comprenant une collection permanente de plus de 1000 spécimens, la Guilde canadienne des métiers d'art se veut certainement l'un des lieux d'exposition montréalais les plus importants, mais d'autres offrent aussi des propositions de haut calibre.

C'est notamment le cas de CREA, une galerie, (temporairement fermée), qui est entièrement dédiée à la mise en valeur et à la promotion des œuvres de recherche et d'expression réalisées par les artistes en métiers d'art du Québec.

C'est aussi le cas du Musée des maîtres et artisans. Logé dans une magnifique église, il a pour vocation de diffuser et de faire connaître les arts anciens et les traditions artisanales, les métiers d'art et l'art contemporain.

«Le Musée du costume et du textile et la collection Liliane et David M. Stewart du Musée des beaux-arts de Montréal sont aussi très intéressants», note M. Thivierge.

Dans la région de Québec, les lieux d'exposition sont également de plus en plus nombreux et diversifiés. Parmi les plus importants, notons le Centre Materia. Ayant pour mission de diffuser et de promouvoir la recherche et la création dans le domaine des métiers d'art actuels, il veille à mettre en valeur le travail des plus grands créateurs du domaine ainsi que de ceux de la relève.



SOURCE CMAQ

Vue de la boutique du Centre des métiers d'art de Montréal

«Il y a aussi le Musée de l'Amérique francophone qui entame une collection», souligne M. Thivierge. Il propose d'ailleurs actuellement une exposition portant sur les métiers d'art du Québec depuis 1930. Elle s'appelle Mutations et elle a été développée en partenariat avec le Musée des maîtres et artisans. Le volet qui est présenté à Québec durera au moins trois ans. À Montréal, ça se terminera à la fin de janvier 2016.»

Ailleurs en province, les galeries et les musées qui proposent des expositions s'articulant autour des métiers d'art ne manquent pas non plus. «Le réseau des économusées, dont la mission est de mettre en valeur les artisans et leurs métiers, en est un bon exemple. On en trouve aujourd'hui dans plusieurs coins du Québec», indique le directeur général du CMAQ.

Les salons d'exposition

Tenus annuellement depuis déjà quelques décennies, les salons des métiers d'art de Montréal et de Québec restent encore les plateformes de diffusion les plus prisées des artisans de la province.

«Le salon Plein Art Québec en est un très important pour les artistes, mais le Salon des métiers d'art de Montréal est le seul qui détienne le titre de salon professionnel au Canada. C'est

le cas parce que tous les produits qui y sont exposés sont évalués», précise M. Thivierge.

Bien que de moindre envergure, de plus en plus d'événements similaires tendent à voir le jour en région. C'est notamment le cas à Rimouski et à Sherbrooke, deux villes qui tiennent des salons très courts.

«Autrefois, les artisans professionnels ne participaient généralement qu'à deux grands événements, soutient le directeur général du CMAQ. Souvent, c'était aux salons de Montréal et Toronto. C'était important de vendre beaucoup, parce que c'était pas mal les seules occasions pour le faire! Maintenant, ils ont plutôt tendance à participer à plusieurs petits salons régionaux en plus du grand salon de Montréal.»

Il faut savoir que pour les artisans québécois, de toutes les plateformes de diffusion, les salons s'avèrent souvent la meilleure vitrine pour vendre leurs œuvres. «Les gens aiment rencontrer les artistes», conclut M. Thivierge. Ils sont plus portés à acheter une création lorsqu'ils connaissent la personne qui l'a conçue. Et puis, c'est avantageux pour les artisans aussi, parce que c'est une excellente occasion de faire une étude de marché!»

Collaboratrice
Le Devoir

SAVOIR

SUIITE DE LA PAGE 1 2

les pratiques ancestrales, ils savent aussi s'adapter aux temps modernes. Nombreux sont ceux qui utilisent aujourd'hui des techniques nu-

mériques à un moment ou un autre de leurs réalisations.

«Ils utilisent les logiciels développés pour l'industrie», explique M. Thivierge. Mais ils sont obligés de les déprogrammer justement pour ne pas faire un produit industriel, pour que cela reste un produit unique à chaque fois. Cer-

tains joailliers, par exemple, font des prototypes numériques. Ces techniques commencent également à entrer dans les centres de formation et de perfectionnement. Petit à petit, à la mesure de leurs moyens. Ce mouvement est très intéressant, mais il nous pose aussi des problèmes au

Conseil. Nous avons de grandes discussions aujourd'hui pour déterminer à quel moment on n'est plus dans la création de métier d'art, mais bien en présence d'un produit manufacturé.»

Collaboratrice
Le Devoir

UNIS DANS LA DIVERSITÉ LA THINGRING

PAR GAUVREAU JOAILLIER

DIAMANTS BRUTS
OR 18K ET ARGENT STERLING

WWW.THINGRING.CA

AIMERAIS-TU EXPLOITER TON POTENTIEL CRÉATEUR?

Le Cégep du Vieux Montréal offre huit programmes techniques en métiers d'art parfaitement adaptés à la réalité de l'industrie:

- > Céramique
- > Construction textile
- > Impression textile
- > Ébénisterie artisanale
- > Joaillerie
- > Lutherie-guitare
- > Maroquinerie
- > Verre

Informe-toi en visitant le
www.cvm.qc.ca/programmes

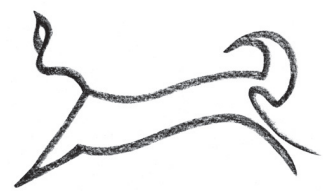
Venez admirer les créations de nos artisans diplômés et rencontrer un responsable du programme qui répondra à vos questions.

Un rendez-vous à ne pas manquer au Salon des métiers d'art du 10 au 20 décembre

CÉGEP DU
VIEUX MONTRÉAL

Défilé de maroquinerie au Salon des métiers d'art de Montréal

Samedi le 12 décembre 2015
12 h • 15 h • 17 h



CMCM
CENTRE DES MÉTIERS
DU CUIR DE MONTRÉAL

Tél. : 514 270-1336 • ecole@cmcm.qc.ca • www.cmcm.qc.ca



CONSEIL DES
MÉTIER D'ART
DU QUÉBEC

L'ASSOCIATION
DES

PROFESSIONNELS EN MÉTIERS D'ART

DEPUIS 1989

METIERSDART.CA

MERCI À NOTRE PARTENAIRE PRINCIPAL

SODEC
Québec